ge « Lorsque tout est fini », dont il m'a envoyé quelques pages revêtues de ses corrections, il décrivait avec humour ses démêlés avec l'éditeur Ondet. Il a plusieurs fois évoqué Couté dans ses souvenirs.

***

Gaston Dumestre fut un bon défenseur de l'œuvre de Gaston Couté. *Le Journal de Paris* lui a consacré quelques lignes élogieuses :

« Aux Noctambules, où Dumestre tenait la vedette parmi des chansonniers de premier plan, il faisait revivre, à lui seul, la saine chanson d'avant-guerre. Sentimentale, nerveuse, cette chanson qui était comme un poème chanté, Gaston Dumestre a consacré sa carrière d'écrivain à défendre la chanson littéraire, celle que n'ont réussi à tailler en vers français solides et souples, que les vrais poètes du cabaret : Privas, Hyspa, Couté, Rictus et lui-même ».

Défendre la bonne chanson ne conduit pas souvent à la richesse. Ce pauvre Dumestre en a fait l'expérience. Il m'écrivait un jour : « J'habite sur la Côte d'Azur il est vrai, mais en « qualité », si j'ose dire, de gardien-concierge d'une villa. En ma soixante-quatorzième année je suis aussi pauvre et dénudé de tout que le patron même des chansonniers qui s'appelait Job ».

Je lui avais demandé de me communiquer son ouvrage « Jeunesse orageuse ». Le livre est épuisé, me répondit-il, pour moi tout autant que pour vous. L'éditeur, comme il se doit, ne m'a jamais payé, même pas en exemplaires.

C'est le moment de rappeler le propos de Guy Péron : « Qu'importe l'argent, proclamait-il téméairement. Nous, nous avons l'Idéal et nos rêves. Cela vaut mieux ! »

Cela vaut mieux ? Voire ! Couté, disait Jules Depaquit, est mort de Paris, de misère, et... d'Ondet. J'ajouterai malgré un départ triomphal et des promesses éblouissantes. Guy Péron s'est suicidé dans un hôtel meublé d'Amélie-les-Bains, dès qu'il s'aperçut qu'il lui deviendrait impossible de s'écarter du destin de tant de poètes sans le sou qu'un jour la mort emporte et qui ne laissent d'eux que leur nom sur la porte...

***

Je cherche fortune
Autour du « Chat-Noir »
Au clair de la lune
A Montmartre le soir.

Que n'a-t-on pas dit de Bruant ? François Coppée le tenait pour un descendant, en ligne directe et légitime, de François Villon. Pas moins ! Certains l'ont critiqué, d'autres ont tenté, sans succès, de l'imiter.

L'écrivain Albert Fournier que j'ai un jour rencontré était plein d'indulgence pour le tenancier du « Mirliton ». « Aristide Bruant, disait-il, ne s'est pas contenté d'arborer un large feutre. Il fit entendre les multiples accents qui montent des prisons, des bouges et des bagnes. Il sut faire rire. Et c'était le trop plein de son cœur qui s'épanchait en ses strophes, ce cœur qui avait très sincèrement pitié de l'existence des gueux. Que fait la société pour améliorer un peu la vie de ces loques errantes, cette misérable vie, si affreusement inhumaine ? »

Il est vrai que Bruant trouvait son inspiration dans la misère et la déchéance. Mais que la société aurait-elle bien pu entreprendre pour soulager le sort de ces individus hors du commun ?

De son métier, i'faisait rien
Dans l'jour i'balladait son chien,
La nuit i'rinçait la cuvette,
A la Villette...

Il n'avait sûrement pas le désir de changer de mode de vie, ce marlou de la Villette...

Gaston Couté n'a jamais fréquenté le Mirliton, pas plus que son propriétaire. Les deux chansonniers étaient pourtant originaires du Loiret, Couté de Beaugency et Meung, à l'extrême-ouest, et Bruant de Courtenay, à l'autre bout du département. C'est cela seulement qui les rapprochait.

Les chansons réalistes de Bruant s'adressaient aux riches. Couté se contentait de défendre les travailleurs de la ville ou des champs les plus défavorisés, sans se soucier jamais d'amasser de l'argent.

Bruant fut très habile. Il s'installa, en 1884, dans le lieu où le Chat-Noir était né. Il accentua l'aspect sordide des locaux. Les clients vinrent en foule. Ils payaient très cher une consommation assaisonnée d'engueulades :

Tous les clients sont des cochons,
La faridondon, la faridondaine,
Tous les clients sont des cochons,
La faridondaine, la faridondon.

Les fêtards et les bourgeois noctambules s'accommodaient bien de ces huées. Ils avaient l'illusion de s'encanailler. Ils venaient pour entendre le patron, bien sûr, ce grand garçon drapé de noir, coiffé d'un feutre à larges ailes et botté comme un mousquetaire. Bruant chantait *A la Roquette, A la Glacière, A Batignolles,* évoquant la vie des vagabonds et des escarpes. C'était de mode. Toulouse-Lautrec, qui fit précisément de Bruant un portrait célèbre, se passionnait pour le petit monde des coulisses et des promenoirs du Moulin-Rouge — quand ce n'était pas pour celui d'autres lieux moins bien famés — tandis que Bruant était attiré par la pègre. Les deux artistes se rejoignaient, en somme, en l'intérêt qu'ils portaient à des sociétés plus théâtrales qu'authentiques. Une preuve ? Bruant remontait tous les soirs vers ce qu'il appelait son « château » de la rue des Saules, tenant sa recette sous le bras. Il n'eut jamais d'aventure avec les apaches dont il s'était fait le chantre.

Le chansonnier du Mirliton avait cependant d'autres cordes à sa lyre. De quoi satisfaire tous les goûts... sinon toutes les bourses. Des refrains joyeux, destinés à la jeunesse estudiantine, des chansons par lesquelles il clamait très haut son patriotisme. Il avait fait la guerre de 70. De ce souvenir était né *Serrez vos rangs,* dont les couplets, quand il les récitait, soule-

vaient l'enthousiasme. La salle se mettait debout, l'acclamait avec frénésie !

....

Sans officiers et sans guides,
Ils avançaient... intrépides.
Un caporal de vingt ans,
Rassemblant les escouades,
Leur dit : Allons camarades,
Pour mourir... serrez vos rangs.

....

Comme nous voilà loin de Couté ! Evoquant la découverte, par un paysan des environs de Meung, au lendemain de la bataille de Coulmiers, de trois cadavres enfouis dans la terre de Beauce : deux mobiles de l'armée de la Loire et un Bavarois, plutôt que d'exalter le sacrifice de ces trois guerriers, Couté exprime son espoir que des lendemains meilleurs empêcheront le retour de pareilles tueries :

Les jeun's qu'avez pas vu la guarre
Buvons un coup, parlons pus d'ça !
Et qu'l'anné' qui vient soit prospare
Pour les sillons et pour les sas !
Rentrez des charr'té's d'grappes vermeilles,
D'luzarne grasse ei d'francs épis
Mais n'fait's jamais d'récolte pareille
A nout' récolte ed' souexante-dix !...

La diversité de la production de Bruant est étonnante. Il ne frôla jamais l'anarchie. Ses portraits des petites gens des faubourgs : *Nini peau d'chien, du pouvrot des Batignòlles, des filles de Belleville ou de Montmartre,* sont peut-être ce qu'il savait, en peu de mots, le mieux dessiner :

On l'appelait Rose, elle était belle
A sentait bon la fleur nouvelle
Rue Saint-Vincent...

Henri Chassin prétendait que le gentilhomme-cabaretier utilisait volontiers le service de « nègres ». Il m'a rapporté, dans l'une de ses lettres, l'anecdote suivante :

Ernest Reynaud et Laurent Tailhade montèrent au Château-Rouge, ce soir-là. Sur l'estrade, une escarpe, sortie de Mazas fraîchement, chantait *A Montparnasse.* Le commissaire félicita son ancien « client »...

— Je l'ai faite en cabane ! Si elle vous plaît, je vous la donne.

Nos deux noctambules s'en furent au cabaret du Maître, lui montrèrent et lui donnèrent la chanson. Elle fut éditée sous le titre *A Montmartre,* de A. Bruant. Toutes les œuvres signées Bruant lui appartenaient, puisqu'il les achetait deux ou trois pour cinq francs de l'époque...

***

L'ex-enfant de chœur de Courtenay abandonna la scène quand il eut trouvé ce qu'il avait déclaré chercher autour du Chat-Noir. Et revint tête haute au village,

en traînant tout l'butin qu'il avait raflé d'bonne guerre, aurait ajouté Couté. Il mourut en 1925. Six ans plus tard, la ville de Courtenay élevait un monument à sa mémoire. L'inauguration en eut lieu le 10 mai, « au cours d'une cérémonie presque intime qui groupa sur le terre-plein de la salle des fêtes ceux qui furent les grands amis du disparu et les admirateurs de son œuvre. Dans le triangle ombragé de marronniers, un monument très simple, au fut quadrangulaire, est couronné de l'œuvre maîtresse du grand sculpteur Jean Boucher. »

Dans l'intimité donc, en présence des notabilités de la musique et de la chanson, de l'art et de la poésie, on ne prononça pas moins de six discours ! De quoi remplir une pleine page du *Journal du Gâtinais.*

L'Alcide Piédallu de Courtenay ouvrit le feu, comme il se doit. Il avait fignolé son propos :

« ... Un tel prestige de légende s'est formé autour du cabaret montmartrois que Bruant animait avec tant d'éclat de sa verve et de ses chansons, qu'il ne me resterait plus rien à dire, si je n'avais ici à parler du compatriote né, suivant sa propre expression, au bord de la jolie rivière dont l'éternel cantique berçait sa jeune imagination. Durant des années, dans la salle du Mirliton, il déclama ses strophes, claironna ses refrains et, comme il le dit lui-même, malmema les mufles, jugea les imbéciles, apostropha les puissants devant un public enthousiaste où le Tout-Paris aristocratique *coudoyait le peuple des faubourgs...* »

Bruant poète populaire ? Assurément pas. Le peuple ne chantait pas ses refrains. Il préférait les romances sentimentales de Maurice Legay ou de Xavier Privas et c'est à peine s'il s'attardait à lire *Le marchand d'crayons :*

Qu'est-ce que vous dites, mossieur l'gendarme ?
Que j'pilonne, que j'n'ai pas d'métier,
Que j'suis sans aveu-z-et sans carme,
Vous rigolez, mon brigadier ;
Queis sont mes moyens d'existence ?
D'où que j'viens ? Eh ! j'viens d'n'importe où...
Quand à c'que j'fais, y a pas d'offense,
Et j'vends mon crayon pour un sou.

***

Le représentant du gouvernement succéda au maire de Courtenay. Il prononça un beau discours administratif :

« La présence du sous-préfet à cette cérémonie du souvenir n'est pas de celles qui peuvent surprendre. Si Aristide Bruant n'eut rien d'un personnage officiel, du moins fut-il d'un caractère d'une originalité et d'une frappe si particulières que l'on comprendrait mal que l'Administration n'adressât pas à sa dernière mémoire l'hommage collectif qui lui est rendu aujourd'hui par la foule de ses amis, de ses admirateurs et de ses concitoyens. »

Un beau discours qui n'engageait à rien et qui ne voulait rien dire...

***

M. Florent-Matter apporta l'hommage du conseil municipal de Paris :

« Dans cette pieuse et émouvante cérémonie du souvenir, Paris se devait d'y être représenté, et il a pensé qu'en déléguant parmi vous celui de ses membres qui eut l'honneur et la joie de faire donner le nom d'Aristide Bruant à une des rues de la capitale, il consacrait de nouveau cet hommage en l'honneur de celui qui fut surtout un parisien, si fier fusse-t-il de son pays d'origine. »

⁂

Une jeune fille prit sur l'estrade la place du conseiller municipal, pour lire un poème spécialement composé par Dominique Bonnaud :

Si bas qu'il soit tombé l'homme a toujours une âme.
....

Et cela fut saisi par ton cerveau puissant.
Ton œuvre de pitié, d'où le vice est absent,
Pose un rayon d'espoir au front le plus infâme.
....

On applaudit et Jacques Ferny se présenta.

⁂

« ... Bruant a écrit des chansons et les a chantées pour amuser ses concitoyens. Il a chanté aussi pour gagner sa vie et celle des siens, car cette nécessité se mêle aux plus artistiques préoccupations comme aux plus terre-à-terre. Pour attirer l'attention du public parisien, naturellement distrait, sollicité qu'il est par tant de mondanités, de curiosités et de spectacles, Bruant les habilla de sombre fête, de tapage nocturne et d'invectives. Il avait loué, pour se faire connaître, un cabaret étrange, situé dans un endroit peu sûr, où le Chat-Noir était né, mais qu'il venait précisément de quitter, emportant tableaux et sculptures. Ainsi dénudé, ce local était sordide, fuligineux, équivoque. Loin de chercher à atténuer cette impression, Bruant l'accentua, avec le concours d'une bande joyeuse, par une réception de jeu de quilles, un accueil vociférant, qui couvrait les arrivants de huées et de mots de gueule. Publicité utile. Le badaud, le fêtard, le bourgeois noctambule, se délectèrent de ces nasardes et vinrent en foule. Etre mufle et se l'entendre dire à la face de tous, écrivait Laurent Tailhade, n'est-ce pas un délice sans pareil ? N'exagérons rien. Il vint des mufles, mais il vint surtout des gens de bonne compagnie, des artistes éminents, des écrivains fameux, des vedettes de théâtre, de nobles dames, souvent trop parées, mais pas toujours... »

C'était vraiment cela la clientèle du Mirliton, mais pas du tout le peuple des faubourgs.

⁂

Edmond Teulet apporta le salut de la Société des Auteurs. Il ébaucha une silhouette de celui que le poète des humbles, François Coppée, aimait et encourageait et que Laurent Tailhade exaltait. « Aristide Bruant se pencha, Mesdames et Messieurs, avec compassion sur la misère morale des bas-fonds, où roulent parfois des déshérités, qu'une fleur, un baiser, un morceau de pain, un mot de pardon, reçus à une heure propice auraient pu sauver. L'artiste ne s'est pas contenté d'enrichir sa palette des couleurs pittoresques du milieu où chaque individu porte sur le visage les stigmates indélébiles de ses vices, pour satisfaire la curiosité et le goût d'un public frivole ; il a voulu, au contraire, tout en l'amusant, l'apitoyer sur l'âme trouble des êtres enlisés dans la fange. »

⁂

M. Alfred Bitton, au nom de l'Association des anciens élèves du Lycée de Sens, puis Alfred Bruneau furent les derniers à exalter le souvenir du Maître. Cependant, à ce concert de louanges reproduit par les journaux locaux où évoqué par des quotidiens de la capitale, se mêlèrent quelques notes discordantes. Dans *Mon film*, notamment, Clément Vautel écrivit, au lendemain de l'inauguration :

« ... Des « membres de l'élite » affirment que Bruant fut « notre Villon ». C'est beaucoup dire... Il me paraît que ce fabricant de couplets argotiques fut surtout l'habile exploitant du plus stupide des snobismes : celui qui attribue une sorte de grandeur romantique à des filles banales, à de quelconques voyous et qui, pour un peu, attacheraient un panache à la casquette de Julot. Le seul génie de Bruant fut d'avoir vendu cent sous le verre de bibine à ses naïfs clients et de les avoir, par surcroît, engueulés, ce que, peut-être, ils méritaient. Quant à ses chansons, non, c'est du poncif presque aussi agaçant que le pittoresque théâtral de son costume de velours noir, de sa chemise écarlate et de ses bottes de gendarme. Que certains traitent ce chansonnier malin d'« Homère du faubourg », de « grand poète penché sur la souffrance et la misère », c'est leur droit. Mais cela ne m'empêchera pas de considérer Bruant comme le créateur du pire des « chiqués » et le plus coupable des prosateurs, rimeurs et autres écrivains à l'apache auxquels le noble et laborieux Paris doit son universelle réputation de capitale de la débauche et du crime. »

Jules Depaquit, on le devine, fut plus virulent encore. Il n'empêche que sans les coups de gueule de Bruant qui fut un animateur de spectacle inégalable

— c'est au moins une justice qu'il faut lui rendre —, les autres cabarets de la capitale n'auraient pas connu une aussi grande vogue au lendemain de la disparition du Chat-Noir.

⁂

MONTMARTRE

fol abri des rêveurs que la rime emprisonne,
cabaret des « Bruant », vieux logis des « Chat-Noir »,
mansarde des « Murger » où Mimi s'abandonne,
chemin du Sacré-Cœur, et parfois... du trottoir.

(Pierre Chaffange).

De quelles célébrités pourrais-je enfin parler ? D'abord, une constatation : j'ai cherché vainement à découvrir un chansonnier qui ressemblât à Couté dans ses œuvres majeures. Les uns ont traité l'actualité politique ou commenté l'événement de la veille, d'autres ont cultivé le genre satirique ou composé des chansons tragiques ou macabres, les plus nombreux ont écrit des romances.

Edmond Teulet, en dehors de sa production sentimentale, donnait à *La Paix* et au *Supplément,* dans le même temps et avec le même titre que Couté à *La Guerre Sociale,* une *Chanson de la semaine.* Il était par là, en esprit sinon à la lettre, dans ces œuvrettes hâtivement élaborées, assez proche du beauceron. Le dernier couplet d'*Attentats* peut servir de référence :

Et par le monde nouveau, rêvé
Par des penseurs au front tenace,
Exempt de crainte et de menace,
L'Idéal étant arrivé,
N'évitera pas la victime ;
Holocauste du genre humain...
Et verra qui vivra demain :
L'histoire ne va pas sans crime.

Plus réaliste, Couté a dit dans son ultime poème :

J'ai fixé le ciel étoilé
Mais le ciel, hélas ! m'a semblé
Trop haut pour mon rêve.

⁂

Le « père » Paillette était un personnage pittoresque. Irréductible anarchiste, il prônait l'amour libre, prêchait la liberté, combattait les préjugés bourgeois. Voici d'ailleurs ce qu'il disait de lui-même :

J'suis un bohème, un révolté.
J'ai tout scié : Patrie et Famille.
E' m'dégoût' la vieill' société ;
Faut s'vend' pour avoir la croustille.
J'aurais pu dev'nir un bandit,
— Mon aïeul était royaliste —
J'ai brûlé mes lett' de crédit,
J'suis anarchiste !

Paul Paillette eut des ennuis. Il dut abandonner quelque temps la chanson, la police ayant fait fermer le caveau où il se produisait.

Charles Chassé prétendait — je cite sa lettre — que la mode de l'anarchie, pour beaucoup d'écrivains de l'époque, n'était qu'une forme de l'individualisme aristocratique, une sorte de culte du moi. On se réclamait du comte Tolstoï, du prince Kropotkine. Laurent Tailhade, en habit de soirée et une fleur à la boutonnière, allait parler dans les Universités populaires. Georges Leconte dirigeait *La Cravache.* La grand-mère de Paul Gauguin, Flora Tristan, disait mépriser le peuple en même temps qu'elle défendait le droit de la femme mariée à l'infidélité cependant que Gauguin défendait le droit du mâle à l'infidélité mais exigeait la fidélité de la femme. Que de contradictions ! En somme, toujours selon Charles Chassé, on réclamait la liberté absolue... mais seulement pour les hommes supérieurs.

En fermant cette parenthèse, je tiens à préciser qu'elle ne saurait conduire à suspecter la sincérité de Paul Paillette.

⁂

CONCLUSION

Soixante-quinze années nous séparent, c'est bien peu, mais à la lumière des bouleversements provoqués par deux guerres, pourtant beaucoup, de la fin de l'épopée chansonnière. Quel souvenir en reste-t-il ? Peu de chose, en vérité. On ne fredonne plus guère les refrains de Bruant, on ne chante plus les mélodies de Xavier Privas, on a presque complètement oublié les Soliloques du Pauvre.

Soixante-quinze années ne comptent pas vraiment dans le poids du temps. Mais le cinéma, la radio, puis la télévision ont accaparé l'attention du public.

Couté avait pressenti le déclin des cabarets artistiques. Il écrivait, dans *Les Hommes du Jour* du 7 janvier 1911, six mois avant le terme de son destin : « Depuis que le gentilhomme-cabaretier Jehan Chagot a mis le Chat-Noir à la portée des bourses les plus pauvres et des intelligences les plus infortunées, depuis que les cabarets se sont transformés en théâtricules prétentieux, en cafés-concerts de poche, c'est le triomphe de l'Ordure et de l'Anerie. D'ailleurs, les braves tenanciers de cabarets n'exigent pas tant des chansonniers ; mais d'autre part, ils leur demandent chaque soir un travail compliqué qui ne diffère de celui des clowns que par une absence complète de gaîté ».

Couté n'avait pas prévu que ces pitreries allaient si longtemps durer et même s'amplifier. De nos jours encore, les vedettes de la chanson ne peuvent plus se passer de gesticuler jusqu'à atteindre presque la pamoison. Et plus ils se trémoussent, plus vite ils parviennent à hisser leur « business » à la hauteur d'une industrie...

Oui, les chansonniers de la belle époque sont bien morts. Pour vous en convaincre, ouvrez un dictionnaire. Vous n'y trouverez pas leurs noms à côté de ceux des célébrités littéraires. La poésie et la chanson sont donc considérés comme des arts mineurs ? Les œuvres de Dorgelès, de Mac Orlan, de Carco, pour ne citer que ces auteurs qui fréquentaient avec Couté le Lapin Agile, ont trouvé place dans les manuels. Les meilleures chansons de 1900 n'y figurent point.

Soixante-quinze années ont passé, c'est bien peu,

mais au lendemain de la mort de Couté, son nom et son œuvre étaient tout autant inconnus qu'aujourd'hui des commentateurs officiels des manuels scolaires. Comment en aurait-il pu être autrement ? *De d'ssus soun estrad' le mét' leu-z-explique, c'qu'on y a expliqué quand il'tait coumme eux...* L'anecdote que je vais rappeler en apporte le témoignage :

Un soir de 1915, dans une tranchée de Haute Alsace, quelques officiers parlaient littérature.

— Qui donc oserait prononcer ici les noms de Richepin, de Barrès, de Bourget, de Lavedan ? disait l'un d'eux. Qu'ils viennent donc sur le parapet affronter les feux de la rampe !

Un silence, ils cherchent en vain. L'un d'eux, tout de même, propose Jehan Rictus et récite le début des Soliloques :

Merd' ! V'là l'hiver et ses dur'tés.
V'là l'moment de n'pus s'mett' à poil.
V'là qu'ceux qui tiennent la queue d'la poèle
Dans l'Midi vont s'carappater...

— Voilà le vrai poilu de la poésie ! Et tous de tomber d'accord sur une condamnation sans appel des bourreurs de crâne.

Un jeune lieutenant-mitrailleur qui jusque là n'avait rien dit intervient timidement.

— Rictus..., oui, c'est gentillet... Mais j'en connais un autre qui me rappelle sa manière et qui a aussi pas mal de cran dans le style. Attendez, je vais essayez de me souvenir...

Et d'une petite voix qui se cherche, le lieutenant-mitrailleur commence à réciter les vers à mesure qu'il les arrache de sa mémoire :

V'là les conscrits d'cheu nous qui passent !
Ran plan plan ! L'tambour march' devant,
Au mitan l'drapeau flotte au vent...
Les v'là, ceuss' qui r'prendront l'Alsace...

Et le lieutenant Romain Guignard, dans le civil professeur de lettres, âgé de vingt-cinq ans et originaire de Vatan, dans l'Indre qui devait relater plus tard cette scène, s'était levé surpris.

— Je connais Rictus, mais pas celui-ci, dit-il. Tu sais son nom ?

Le lieutenant-mitrailleur fouilla dans ses souvenirs :

— Un nommé Couté... Gaston Couté, de Meung-sur-Loire... Jeune ou vieux ? Vivant ou mort ? Je n'en ai aucune idée.

— Tu sais autre chose de lui ?

— Oui, un truc intitulé Les Gourgandines.

Et le mitrailleur redevint le centre de l'attention collective. Les Gourgandines soulevèrent l'enthousiasme. Quant au lieutenant Guignard, il méditait et se tenait coi. Il répétait à part lui les vers qu'il avait retenus au hasard de l'audition. Gaston Couté... Ce nom frappait pour la première fois son oreille... A quoi bon être professeur de lettres alors qu'il existait à son insu un tel poète ?

Guignard pensait qu'après cette guerre il aurait bien du mal à enseigner aux mômes « Ceux qui sont morts pour la patrie ».

G.C.

JOURNAUX ET REVUES

— *La République du Centre,* édition d'Eure-et-Loir (février mars) :

Longue et intéressante série d'articles intitulés : «Sur les traces de Gaston Couté», par Michel Rebourg.

L'auteur, après une rapide présentation des documents conservés au musée et une description du moulin de Clan accompagnée d'une belle photo de son antique roue à aubes — une roue qui depuis bien des ans a cessé d'entraîner les meules — nous parle des plus récents interprètes de la chanson du gars qu'a mal tourné.

Il évoque le magnifique travail accompli par les jeunes Bernard Meulien et Gérard Pierron : « des interprètes qui crient misère ». Deux gars qui ne ménagent pas leur peine pour faire connaître Couté à travers toute la France. Il cite aussi Vania Adrien Sens, puis Pierre Champion et n'oublie pas les éditeurs du Vent du Ch'min.

Michel Rebourg nous entraîne enfin vers les moulins de Beauce, à vent ceux-là et non à eau, ces moulins dont « les ailes, sans cesse, brassent le ciel ». Tel celui d'Artenay, en voie de reconstruction grâce aux efforts de l'Association des Amis du moulin de pierre.

— *Le Travailleur de Blois,* 9 juin 1978 :

Gaston Couté, poète français, par André Duclos. Présentation sommaire de Couté et énumération des enregistrements de sa chanson par Lucien Boyer, Suzy Solidor, Edith Piaf, Pierre Brasseur et, plus récents, de ceux de Pierron et Meulien. L'auteur de cet article oublie des disques importants : Francis Cover, Claude Rehaut, Monique Morelli, Yves Deniaud. On ne saurait tout connaître.

— *Le Provisoire.* Mensuel du Berrichon évolué, à Châteauroux.

Cette sympathique revue parle de Couté, des Electeurs, du Déraillement.

— *Le Réfractaire.*

Organe libertaire pour la défense de la paix et des libertés individuelles. Notre amie Jeanne Humbert ne manque aucune occasion de signaler les activités de notre Association. Nous l'en remercions.

— *Les cahiers de Han Ryner.*

Cette publication trimestrielle nous est également régulièrement envoyée.

— *Les Amis de Charles-Louis Philippe.*

Une revue magnifiquement composée et présentée, telle que nous aimerions en livrer une. En exergue: *Je me demande si un autre homme a des amis comme j'en ai.* Mais oui, cher Philippe, la question ne se pose même pas.

MONTMARTRE A L'HEURE DE LA BUTTE

C'est le titre d'une nouvelle revue dont le premier numéro est presque entièrement consacré à Anatole, le sympathique garde-champêtre de la commune libre.

Je me souviens d'Edgar Fasquelle, dit « Mon Oncle », son prédécesseur, lequel avait été nommé dès la fondation de la « Municipalité » par le truculent Jules Depaquit. En ce temps-là, les indigènes de la Butte sacrée voyaient souvent déambuler autour de la place du Tertre le Maire-dictateur, flanqué de Mon Oncle et du capitaine des pompiers Bibendum...

Le Père la Bille succéda, en 1924 je crois, à Depaquit, puis Pierre Labric prit la relève. Et voilà que notre ami Bernard Salmon est appelé à présider aux destinées de la commune.

Gageons que les nouveaux dignitaires sauront préserver les ultimes vestiges du Haut-Montmartre où l'on pourra continuer de vivre un peu en dehors du temps en oubliant l'agitation du monstrueux Paris que des promoteurs avides cherchent à transformer en une métropole sans âme et sans raison.

Le n° 2 de Montmartre à l'heure de la Butte est paru en septembre, avec une magnifique couverture en couleurs. On y parle en français, en anglais, en allemand et en espagnol, sur 17 de ses 48 pages, de Gaston Couté, l'enfant terrible de Meung-sur-Loire. De nombreux dessins et photos illustrent les textes et poèmes.

POETIC 7

Le n° 21 de février 1978 contient de bien jolis poèmes qui nous rappellent l'histoire de nos vingt ans. Sans jeans, sans stéréos, sans beatniks, toutefois ; ce n'était pas de notre temps. Mais nous sommes en 1978. Alors, accordons nos lyres ! Rien n'a tellement changé, au fond.
Tu dansais...

Tu dansais comme on aime et toujours peu vêtue
Tes longs cheveux tremblaient au rythme de tes hanches
Dans ces bals insolents j'aimais tes yeux quand tu
Souriais doucement au mur de mes nuits blanches.

Tu traînais à tes pieds les boulets trop pesants
Des fruits sans saveur de l'enfance douloureuse
Tes mains étaient liées par la chaîne des ans
Et je cherchais en vain comment te rendre heureuse.

Dans le velours des nuits tu osais me parler
De ta vie antérieure et des rêves meurtris
Et je te voyais vivre en un vaste palais
Parmi des chiens de race et de beaux chevaux gris.

Et deux dans ma folie, mais seul dans ma lumière,
Alors que tes quinze ans éclaboussaient mes yeux,
Je ne me doutais pas qu'après la prisonnière,
Un prisonnier suivrait à jamais malheureux.

Et depuis tu es là, sur mon lit, sur ma table,
Je joue avec ton âge et je te reconstruis
De mes doigts maladroits dans l'été lamentable
Où ton corps jeune et frêle un soir m'avait séduit.

Comme c'est frais, comme c'est tendre ! Bravo Raymond Espinose ! Si vous désirez recevoir chaque année, pour vingt francs, quatre numéros contenant chacun 40 poèmes, écrivez à « Poétic 7 », 194, rue Maurice Jouaud, à 44400 Rezé.

LES TRUANDS

Née sous la plume de l'ami André Bouchier, cette scène burlesque réunit dans la Cour des Miracles, autour du roi des truands, des personnages forts en gueule : Grosse-bedaine, Coupe-gorge, Frappe-à-mort et Pique-amour. On ne saurait être insensible à ce si curieux et aimable divertissement par lequel André Bouchier nous entraîne hors des sentiers battus et en bon poète sacrifie à Chante-cœur, l'Homère des gueux :

Toi, l'Homère des gueux, nul n'est plus éloquent
Et si ton luth gaillard est quelque peu choquant,
Pour une prude oreille, il est fort agréable
De l'entendre chanter langage délectable.

Plaquette des Editions des Sentiers Poétiques, chez l'auteur, 10, allée de la Résidence du Lac, 45200 Montargis.

LES SPECTACLES

La Maison de Bégon, à Blois, a donné le 26 mai un spectacle Couté monté par le Théâtre de la Chimère.

Au « Marie-Stuart », 4, rue Marie-Stuart, à Paris, Jeanne Friedrich, Michèle Gleizer, Blaise Catala et Paola Pellitani ont récité et chanté, pendant plusieurs semaines du mois de mai, *Les femmes à poils*, de Gaston Couté. Renseignement pris, il s'agissait d'un montage de textes (Les gourgandines, Les petits chats, La Julie jolie, etc...) et non d'une pièce inédite comme pouvait le laisser supposer le titre tiré d'une chanson de Couté. Le journal *Le Monde* a brièvement rendu compte de ce spectacle.

Le 16 septembre 1978, à Tavers, une petite bourgade de quelques centaines d'habitants, à quelques kilomètres de Beaugency, Bernard Meulien dit et chante Couté dans la salle des fêtes trop petite pour contenir une vraie foule venue l'entendre. Beaucoup de spectateurs sont debout. Ils applaudissent vigoureusement chaque poème et reprennent en chœur les refrains des chansons. Est-ce le signe d'une renaissance ?

QUAND SOUFFLE LE VENT DU CH'MIN

« La terre de Beauce, dense et grasse sous le soc, est assez féconde pour nourrir l'inspiration de ses poètes.

«Il y eut Gaston Couté bien sûr, mais il y en eut bien d'autres depuis le temps des rois jusqu'au nôtre, des plus ou moins talentueux, des plus ou moins connus.

« Le Vent du Ch'min s'emploie dès maintenant à retrouver leurs poèmes et à redessiner leur silhouette.

« Parmi ceux qui méritent une attention particulière figure en tout premier lieu Maurice Hallé. Car si Gaston Couté fut le gâs de Meung qu'a mal tourné, Maurice Hallé restera pour sa part le « clos-cul » d'Oucques, entendez par-là : le mal-né d'une couvée.»

Ainsi commence l'excellente préface que Gérard Boutet a donné au choix de poèmes de Maurice Hallé que publie le Vent du Ch'min déjà connu pour l'édition des œuvres complètes de Couté.

Maurice Hallé, c'est aussi toute une époque. Paris et Beauce mêlées. Hallé s'était promis d'être un nouveau Couté ; il n'est parfois dans certaines œuvres,

Le Chansonnier Maurice HALLÉ

pas loin d'y parvenir, mais il lui manque ce don de soi, la mise à nu du cœur qui firent mourir Couté.

Car c'est de ça qu'est mort, d'abord, Couté. D'avoir reçu les blessures profondes de toutes les injustices, bassesses et saletés de son époque. Pas pour ce qui s'abattait sur lui, mais sur l'humanité toute entière. Il est mort d'avoir ressenti intensément. On ne peut pas être longtemps lucide à ce point.

Mais allons voir un peu du côté de Maurice Hallé. Il arrive à Paris quand Couté quitte ce monde. Il s'emploie dans les cabarets et fréquente les milieux subversifs. On le trouve à la Bataille Syndicaliste, à La Guerre Sociale, à la Chanson du Peuple, à La Muse Rouge, etc...

En 1913, il est l'objet des attentions de la police, à tel point qu'il préfère se cacher.

C'est une période de misère qui commence pour lui. Sa santé en souffre. Réformé il revient dans les cabarets et fonde en 1917 avec Roger Toziny, le journal la Vache Enragée qui prélude à la proclamation d'indépendance de la Butte Montmartre. Puis, c'est de nouveau la gêne ; on le revoit de temps en temps dans les cabarets, et il s'éteint, usé, en 1954, à l'âge de 67 ans.

Il laisse une œuvre poétique peu abondante, souvent en langage patoisé et certains textes sont d'une grande habileté et d'un don d'observation assez rare. Mais c'est aussi parce qu'il avait souffert dans son corps et son cœur que le clos-cul trouve des accents qui le font parfois comparer à Gaston Couté.

Le recueil : Par la grand' route et les chemins creux, se compose de 48 poèmes et d'un certain nombres de dessins et photographies.

Quant au Vent du Ch'min, il n'en finit pas de souffler. Outre les œuvres de Couté et Hallé, il vient de publier un petit recueil de contes de Paul Léger : Les Contes du geigneux beauceron et la collection complète des 25 numéros de La Feuille de Zo d'Axa, à laquelle collaborèrent de grands dessinateurs : Steinlen, Willette, Léandre, Hermann-Paul, Couturier, An-

La grève (Steinlen) dessin de La Feuille *de Zo d'Axa*

quetin et Luce. La collection est reproduite au format original (45 x 31,5) et augmentée d'une avant-feuille pertinente de Léo Campion.

Et on nous annonce encore des nouveautés pour l'an prochain.

L.S.

— Le Vent du Ch'min — 5 bis, rue Roland Vachette, 93200 Saint-Denis.

Couté-Cassettes

Quelques-uns des amis de notre association qui ont eu le plaisir de le rencontrer se souviennent de Louis Le Meur qui réalisa deux films d'après des œuvres du poète beauceron : le Christ en bois et Môssieu Imbu.

Ceux qui ont vu et entendu ces films savent avec quel talent et quelle émotion notre ami dit les textes de Gaston Couté.

Il vient, avec sa compagne Germaine, de réaliser pour quelques amis une bande enregistrée qui, sans être une conférence (il en fit quelques-unes dans la région nantaise), est une excellente approche de l'homme et de l'œuvre.

Cet enregistrement comprend des textes de présentation dus à Mac Orlan, Xavier Privas, Ringeas et Coutant, etc... et les poèmes suivants : le gâs qu'a mal tourné, le champ d'naviots, les bornes, les électeurs, l'école, le Christ en bois, les conscrits, Môssieu Imbu, l'idylle des grands pas, le discours du traineux et les gourgandines.

Louis Le Meur nous propose aujourd'hui de réaliser avec son ami Lucien Seroux, des copies sur cassettes Hi-Fi pour ceux des adhérents et amis de notre association qui seraient intéressés. (On sait que malheureusement le disque de Meulien et Pierron n'est plus disponible.)

On peut donc se procurer cette cassette en envoyant (frais d'expédition compris) la somme de 18 F à Lucien Seroux, 35, rue des Robardières, 44230 Saint-Sébastien-sur-Loire - C.C.P. 899-78 L Nantes.

ANTENNE 2 DIFFUSERA PROCHAINEMENT UN FILM DE PHILIPPE PILARD :

LA BELLE ÉPOQUE DE GASTON COUTÉ

En septembre, Philippe Pilard a tourné pour Antenne 2 à Paris, Beaugency et Meung-sur-Loire : La Belle Epoque de Gaston Couté. Une « dramatique » qui fera apprécier à des milliers de gens qui l'ignorent l'immense talent du « gars qu'a mal tourné ».

Voici l'interview que nous avons recueillie à l'issue du tournage :

G.C. : Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de réaliser ce film ?

Philippe Pilard : Pour moi, l'idée de la possibilité d'un film concernant Gaston Couté, est née durant l'hi-

Bernard Meulien interprète Couté.

ver 1976-77, lorsque j'ai découvert le premier volume publié par le *Vent du Ch'min* et que j'ai fait la connaissance de Bernard Meulien et de Gérard Pierron. Jusque là, Couté figurait dans mon « Panthéon personnel », mais l'idée d'un film restait lointaine. D'abord parce qu'il est toujours très difficile de faire aboutir un projet tant au cinéma qu'à la télévision ; ensuite, parce que dans le cas Couté, il fallait un comédien capable de « porter » les textes. Avec Bernard Meulien, j'ai trouvé le « terrain » convenable. J'ai écrit, en août-septembre 1977, un premier scénario qui, pour une grande part, s'orientait vers le documentaire. C'est ce scénario qui a retenu l'attention d'un responsable des programmes d'Antenne 2, M. Jean Capin. C'est avec lui que j'ai discuté cette première version du film et c'est à sa demande que j'ai écrit un nouveau scénario plus court et plus près de la fiction : il s'agissait en effet de répondre aux exigences d'une nouvelle « grille ». Après une préparation de près de trois mois, cela m'a mené au tournage qui s'est déroulé en septembre 1978.

G.C. : Comment avez-vous conçu le scénario ?

Ph. P. : Il y a d'abord une première phase qui consiste à rassembler le plus d'informations : je l'ai faite au travers des ouvrages de MM. Lanoizelée, Monclin et Coutant, et bien sûr les bulletins des *Amis de*

Philippe Pilard aide la « mariée » a escalader la meule de paille.

Gaston Couté ; puis il y a une série de visites, de conversations, de promenades, de rêveries. Il m'est apparu évidemment que faire tenir la vie et l'œuvre de Couté en 90 minutes était hors de question ! J'ai donc pris le parti d'une évocation tant de la vie de Couté, que de son époque (la soi-disant « belle époque ») et

de son œuvre. Ce que je souhaite, c'est donner au spectateur l'envie d'en savoir plus, l'envie de mieux connaître cet « inconnu ». Il ne s'agit donc pas d'une biographie filmée, mais d'une sorte de puzzle où sont placés côte à côte des scènes de la vie de Couté, des images empruntées à ses poèmes, ou des moments de la vie politique et sociale d'alors. Les personnes qui sont familières de l'œuvre de Couté et de sa légende reconnaîtront certaines scènes : les fameuses « engueulades » avec le beau-frère, par exemple ! Ils retrouveront aussi Gustave Hervé, remarquablement interprêté par Marcel Maréchal. En revanche, ils auront la surprise de découvrir une Antoinette de Saint-Ay que j'ai inventée, à partir de ce que Couté nous dit dans *La Toinon* et qui résume un aspect de la condition féminine du temps. En résumé, je n'ai voulu faire ni une « vie de Couté » ni un recueil de « morceaux choisis », mais plutôt une sorte de « collage » poétique.

G.C. : Comment avez-vous conçu la réalisation ?

Ph. P. : Ce « puzzle » qu'est le film rassemble des situations dramatiques très diverses qui sont traitées visuellement et dramatiquement de manière différente : on y trouve des scènes dramatisées traditionnellement, mais aussi des pastiches d'actualités cinématographiques et même de journal télévisé ! Une autre référence, la photographie, notamment la photographie des anciennes cartes postales. Un autre exemple: une scène dans une salle de classe (où Couté a maille à partir avec un pion) est traitée en référence au film *Zéro de conduite,* réalisé par Jean Vigo, fils d'Almereyda, compagnon de *La Guerre Sociale.* Et il y a bien d'autres exemples de ce genre. Chaque séquence vient télescoper la précédente par un changement de ton ou de forme : cela va d'un monde très réaliste, celui des moissonneurs, filmé tel un documentaire, à un monde imaginaire et onirique... On aura compris que c'est une vision personnelle de Couté que je propose : une « imagerie » si l'on veut, mais une imagerie dont je crois profondément qu'elle porte une grande part de vérité !

G.C. : Et les acteurs ?

Ph. P. : Il suffit de jeter un coup d'œil au générique pour voir qu'ils sont très nombreux : cela tient justement à la variété des scènes. Certains d'entre eux, et non des moindres, tiennent donc des rôles très courts : une ou deux répliques ! Et c'est justement parce que les rôles sont courts qu'il fallait de très bons acteurs pour imposer une réplique, une silhouette en quelques instants ! Par ailleurs, se posait le problème des « silhouettes » et des « figurants » : je dois dire que la population de Beaugency comme celle de Meung se sont merveillement prêtées au jeu. Il n'est pas facile de faire un film début de siècle dans une région que survolent les avions, qui est traversée par une autoroute, une nationale à grande circulation et une voie de chemin de fer à fort trafic, et qu'on tourne

Ce n'est plus du « cinéma » :
un vrai faucheur d'avant l'autre guerre...

en son direct : cela met les nerfs de tout le monde, techniciens, comédiens professionnels et d'occasion à rude épreuve ! Je signale aux «Amis de Gaston Couté» qu'avec un peu d'attention, ils reconnaîtront parmi ces « acteurs de compléments » des visages connus !...

G.C. : Quand pensez-vous que votre film sera programmé ?

Ph. P. : La belle époque de Gaston Couté devrait être diffusé vers le mois de mai 1979, un jeudi à 20 h 30, sur Antenne 2. Je n'en sais pas plus pour l'instant.

Et voici maintenant la fiche technique du film :
La Belle époque de Gaston Couté.

— Scénario, réalisation : Philippe PILARD.
— Production : Antenne 2 - S.F.P.
— Chef opérateur : Henri MARTIN ; cadreur : Claude MATHE ; ingénieur du son : Claude BITTAN ; assistant du réalisateur : Viviane BRUNI ; scripte : Danièle BAUDY ; décor : Bernard PAGNIER ; costumière : Marie-Antoinette DINETY ; montage : Gérard SYR ; chargé de la production: Pierre RAMECOURT; assistant-réalisateur stagiaire : Carole GOLZIO.
— Film 16 mm, couleur — durée prévue : 60 minutes; tourné à Paris, Beaugency et Meung-sur-Loire.
— Interprétation :

Bernard MEULIEN (Gaston Couté), Jean LE-

MOUEL (Troulet), Marcel MARECHAL (Gustave Hervé), Jacques LALANDE (Depaquit), Pierre LAFFONT (Xavier Privas), Virginie PRADAL, de la Comédie française (Antoinette de Saint-Ay), Jean TURPIN (un pion), Georges TRILLAT (Griffuelhes), Henri DELMAS (Clemenceau), Nathalie RHEIMS (une jeune fille de Meung), Evelyne COTTON (une amie de Couté), Julien THOMAST (un journaliste), Maurice VALLIER (le journaliste du *Gaulois*), Pierre GAVARRY (le juge Chênebenoit), et Girgio di NELLA (un gendarme), Bernard PAGES (un patriote), Jacques DISSES (sergent-major), avec également : BOUBOULE, Armand BABEL, François BORYSSE, Michel GRANDVALLE, Alain FERRAN, Jean MONTAGNE, Jacques ROEHRICH, Claude FURLAN, Bernadette MEULIEN, Gervais ROBIN, Maryse DEOL, Brigitte WINSTEL, et dans le rôle du père Couté, Emilius CORYN (le clown « Mimile »).

Avec la participation et la collaboration des municipalités de Beaugency et de Meung-sur-Loire, de M. Gaston COUTANT, conservateur du Musée Gaston Couté à Meung, et de M. VANNIER, conservateur du Musée de Beaugency.

Avec le groupe « La Sabotée Sancerroise », direction André DUBOIS, et les musiciens de LA RIBOTE.

— *Scénario :* Evocation de la vie du poète paysan Gaston Couté (1880-1911), d'après son recueil de poèmes *La Chanson d'un gâs qu'a mal tourné.*

NÉCROLOGIE

Notre Trésorier Jules Fleureau est mort au moment même de l'envoi de notre dernier bulletin. Il a succombé à une implacable maladie qu'il supportait depuis longtemps en affectant une sérénité qui n'était sans doute qu'apparente. Ancien instituteur, Jules Fleureau prenait depuis 1970 une part active à la gestion de notre association. Originaire d'une petite commune de Beauce, il connaissant parfaitement le milieu paysan et, par là-même, les pensées et la philosophie de Gaston Couté. A l'intention du Vent du Ch'min, il avait établi un glossaire des mots et expressions employés par Couté, un travail minutieux et de longue haleine qui aide à la compréhension des locutions de ses poèmes à ceux qui ne sont pas familiers avec le parler beauceron.

Nous présentons à toute sa famille et plus particulièrement à Madame Fleureau, l'expression de nos sincères condoléances.

M. Pierre de Félice nous a aussi quittés. C'était un ami de longue date, son nom figure sur le tout premier numéro de notre bulletin. Il nous avait remis, peu avant sa disparition, un article intitulé *Gaston Couté et l'exode rural,* que nous avons inséré dans notre numéro 36.

Une nombreuse assistance se pressait au cimetière de Meung, à l'arrivée de sa dépouille mortelle. Ancien ministre, ancien sénateur et député du Loiret, Pierre de Félice était un homme simple et extrêmement serviable. Passionné des questions agricoles, il ne se souciait jamais des appartenances politiques de ceux qui s'adressaient à lui et il s'efforçait de rendre service.

Parmi la foule émue qui assistait à ses obsèques, nous avons remarqué M. Gaston Monnerville, ancien président du Sénat, qui prononça un long discours, et tous les parlementaires et anciens parlementaires du département. M. Roger Secrétain, directeur du journal *La République du Centre,* retraça la carrière de son ancien collègue et ami ; il termina ainsi son allocution: « Tel était l'homme qui vient de mourir. Il nous laisse l'exemple d'une carrière accomplie sans défaillance. Il était de ceux qui moralisaient la fonction. Et qui, par conséquent, l'honoraient. C'est dire que notre département lui doit beaucoup. Il a donné le meilleur de lui-même. »

LISTE DES DONS ET COTISATIONS DU 1er DECEMBRE 1977 AU 31 OCTOBRE 1978

Brécy Robert	30	Dargent Roland	20	Mme Gauthier Roger	15
False Georges	50	Bachelier Louis	10	Mader Georges	10
Porcher Christian	50	Bouchier André	20	Chauvet Norbert	20
Bonneau Raoul	20	Valadon Henriette	15	Chauvet Alain	15
M. et Mme Demeure	100	Quatrehomme François	20	Chauvet Renaud	15
Devevey Raymond	20	Thomas Raymond	20	Chauvet Dominique	15
Lejeune Maurice	10	Dupré Christiane	50	Faucier Alice et Nicolas	50
Cardona José	20	Michau Etienne	15	Gertener Robert	10
Lonqueu Roger	20	Talva Raymonde	25	Guérin Jules	70
Proust Pierre	20	Meunier Michel	10	Seroux Lucien	15
Tournois Pierre	15	Deniau Claudine	25	Pilard Philippe	40
Rosillo Guy	50	Morisset Pierre	30	Bastid Maurice	100
Hénault Roland	30	Aubert Solange	20	Salmon Bernard	50
Goldschild Gaston	50	Collet Thérèse	25	Javoy Bernard	50
Lefèvre Claude	50	Maubert Raoul	30	Mazani Claude	45
Salis Emile	100	Couté Gaston	35	Hérissé Jean	50
Colleau Maurice	20	Legros André	10	Ville Léone	50
Lorgeron Henri	50	Claude Georges	15	Demeure-Fleury Denise	50
Leroy Robert	40	Pautrat Maxime	20	Humbert Jeanne	30
Closse Auguste	50	Millot Guy	15		
Chocard R.	30	Andrieu Léon	50		

Imprimerie Bené, 12, rue Pradier, 30000 Nimes